

Texte de la conférence prononcée par Patrick GUELPA lors du symposium sur l'âge des Sturlungar en Islande organisé en l'honneur du Professeur Régis BOYER (qui vient de faire paraître sa traduction de la *Sturlungasaga* : *La Saga des Sturlungar*, Paris, Les Belles Lettres, 2005) à la résidence de son Excellence l'Ambassadeur de la République d'Islande, Monsieur Tómas Ingi OLRICH, le samedi 26 novembre 2005 à Paris.

#### Cléricalisme des clercs et cléricalisme des laïcs dans la *Sturlungasaga*. Le cas de l'évêque Gudmundur Arason.

L'Islande médiévale a connu bien des vicissitudes et sa chrétienté ne fait pas exception. Il y a 5 ans, 1000 de christianisme ont été fêtés en Islande avec un éclat particulier. Ce pays, petit par la taille, mais très grand par sa culture et son ouverture d'esprit, a produit nombre de personnalités remarquables, contrastées et contestées tels Einar Benediktsson, Ólafía Jóhannsdóttir, Jónas Hallgrímsson, Ólöf Sigurdardóttir, Jón Arason, Thorlákur Thorhallsson<sup>1</sup>, Jón Ögmundarson. Mon maître le Professeur Régis Boyer vient de nous en présenter quelques-unes à l'âge de Sturlungar et M. Einar Már Jónsson va nous en présenter une, celle de Thordur kakali. Je voudrais moi aussi vous parler d'un personnage à la fois populaire et controversé de cette époque : Gudmundur Arason surnommé « le bon », né en 1161, évêque catholique de Hólar de 1203 jusqu'à sa mort en 1237. Mais tout d'abord, revenons sur le titre de mon exposé :

Par cléricalisme entendons la propension qu'ont les uns ou les autres à utiliser l'Eglise pour leurs propres fins. Pour les clercs, cela revient à se servir des laïcs comme *longa manus* de la hiérarchie dans les affaires temporelles, pour les laïcs, le cléricalisme signifie se servir de l'Eglise ou de leur appartenance à celle-ci pour exercer des fonctions ou accomplir des tâches normalement réservées aux clercs.

En Islande, les premières églises furent construites sur leurs terres par des chefs laïcs, des riches paysans-proprétaires, les *bændur*. Ces *bændur* étaient propriétaires des églises et les entretenaient sur leurs propres deniers. L'institution de la dîme (sous l'épiscopat de Gissur Ísleifsson en 1096 ou 1097; il est né en 1042, évêque en 1080 au siège de Hólar, dans le nord, puis en 1106 également de Skálholt, l'évêché du sud, et meurt en 1118. Son père, Ísleifur Gizurarson fut le premier évêque islandais en 1056, à Skálholt) a été une étape très importante dans l'histoire de l'Eglise en Islande. Il s'agissait de verser 10% des revenus, en fait seulement 1%. 1/4 allait aux pauvres, 1/4 aux églises, 1/4 aux prêtres et 1/4 à l'évêque. Ce fut la base de l'indépendance économique de l'Eglise. Les chefs laïcs recevaient une bonne part de la dîme (1/4) en tant que propriétaires des églises (Cf. Guðrún Nordal, dans *Íslensk bókmenntasaga* I, p. 316). Avec le dîme, les évêques se donnèrent ainsi les moyens de construire de grandes églises et d'entretenir des domestiques, des clercs, de fonder des écoles, d'y dispenser un enseignement, etc.

Mais aucune institution ne peut vivre sans des lois ou des règles sur lesquelles elle puisse s'appuyer. Pendant les trois premiers siècles du catholicisme en Islande, les lois sur le christianisme constituèrent une partie du droit public : l'Eglise dépendait de la législation votée à l'Althing (le parlement de l'oligarchie ploutocratique<sup>2</sup> que fut l'Etat Libre d'Islande de 930 à 1264).

---

<sup>1</sup> Pour des raisons typographiques, je renonce aux caractères islandais spéciaux que je rends par *d* et *th*, respectivement les sons notés *th* dans les mots anglais *father* et *think*. Que nos amis islandais veuillent bien ne pas m'en tenir rigueur !

<sup>2</sup> Ou : ploutocratie oligarchique. Ces expressions sont du professeur Régis BOYER. Car il ne s'agit nullement de démocratie ou de république, mots et choses beaucoup trop modernes pour l'époque.

En Europe continentale (Italie, France, Allemagne, Angleterre, etc), à partir de 1100, on se met à étudier la question du droit ecclésiastique, le Droit canon. La Papauté commence à échapper à l'influence devenue tyrannique des empereurs germaniques. Des réformes importantes voient le jour (création du Sacré collège pour l'élection du pape, par exemple). Grégoire VII, cardinal toscan, humble, mais énergique, s'attelle à l'œuvre urgente et immense de la réforme : supprimer la vénalité (le monnayage) des charges ecclésiastiques, restaurer la pratique du célibat ecclésiastique, faire appliquer les décisions du Siège de Pierre dans toute l'Europe par des légats loyaux et redoutés qui informent, jugent, répriment, suspendent, encouragent, stimulent. Un important document pontifical (de Grégoire VII), le *Dictatus Papae*, présente le Pape comme maître souverain de l'Eglise et le pouvoir spirituel comme supérieur dans son essence au pouvoir temporel (puisque d'institution directement divine : cf. Evangile, Matthieu 16,18), tout en restant tout à fait distinct de celui-ci (comme l'avaient précisé les Papes Damase Ier et Gélase Ier à la fin de l'Antiquité).

Bien entendu, tout le monde ne l'entend pas de cette oreille. Résistent à ce principe nombre d'évêques richement dotés, en plus de leur charge spirituelle, de biens temporels par des suzerains féodaux, rois empereurs ou simples seigneurs. Le Pape ne veut-il pas investir d'une charge spirituelle des ecclésiastiques régulièrement choisis parmi des clercs et sans aucune intervention des laïcs ? La contre-offensive germanique ne se fait pas non plus attendre : l'empereur déclare désormais ne tenir son pouvoir que de Dieu seul et directement ! Comme le Pape revendique fermement une supériorité spirituelle universelle, il s'en suit une lutte radicale entre Grégoire VII et Henri IV d'Allemagne, semée de négociations, de révoltes, d'ambassades, de soumissions, d'élections d'antipapes, de dépositions de princes, et cela jusqu'au Concordat de Worms (1122). Là, le pape Calixte et l'empereur Henri V s'accordent enfin pour que l'investiture temporelle des biens (ou fiefs) soit conférée par le seigneur laïc seulement après que l'investiture spirituelle -l'octroi de la responsabilité ecclésiastique- aura été décidée librement par le Pape. (fin de la querelle dite des investitures)

En Islande aussi, les chrétiens (les clercs, surtout) commencent à trouver que l'Eglise n'a pas à dépendre d'autres lois que celles qu'elle s'est elle-même données et que le devoir de l'autorité temporelle est de respecter l'indépendance de l'Eglise pour œuvrer avec elle à l'établissement d'une société juste.

Les évêques Thorlákur Thórhallsson<sup>3</sup> et Gudmundur Arason sont les premiers à divulguer ces idées, mais ce sera l'évêque Árni Thórláksson de Skálholt qui en obtiendra l'approbation légale lorsque l'Althing votera le droit chrétien en 1275, lequel n'entrera en vigueur dans le diocèse de Hólar qu'en 1354.

En relation directe avec la revendication d'indépendance de l'Eglise, des conflits éclatèrent entre les laïcs et les évêques au sujet de l'administration des biens d'Eglise. Les *baendur* se considéraient propriétaires de leurs églises (ce que, de fait, ils étaient), leurs églises qu'eux-mêmes ou leurs ancêtres avaient bâties, mais ils reconnaissaient toutefois que ce droit de propriété avait des limites : on ne pouvait utiliser les églises n'importe comment et l'évêque avait le droit d'être informé de leur entretien. Mais les clercs prétendaient que personne ne pouvait se dire propriétaire des églises que Dieu seul ou les saints auxquels elles étaient consacrées. En conséquence, les évêques auraient pu enlever aux *bændur* leurs églises et décider eux-mêmes à qui il revenait de s'occuper de ces églises. Ces querelles s'apaisèrent avec la réconciliation de Ögvaldsnes en Norvège en 1297.

En 1200, l'Islande compte 320 églises dont 100 dans le nord, plus de 400 prêtres, 2 évêchés et 8 monastères. Les Islandais prennent l'habitude de faire des pèlerinages à Rome. Les sagas en témoignent de temps à autre. Le nécrologe du célèbre monastère allemand de Reichenau, au bord du Lac de Constance, renferme les noms de 39 hommes et femmes islandais qui y ont été accueillis lors de leur pèlerinage au siège de Saint-

---

<sup>3</sup> Saint Thorlak est le patron de l'Islande (fête le 23 décembre) et ce patronage a été officiellement confirmé à l'Eglise Nationale d'Islande (luthérienne : *Íslensk thjóðkirkja*), très majoritaire en ce pays, par le Pape Jean-Paul II lors de la visite qu'il effectua en Islande en 1989.

Pierre. C'étaient de simples gens du peuple qu'aucune saga ne mentionne. Les Islandais eurent donc, par l'intermédiaire de l'Eglise, de plus en plus de contacts avec l'Europe continentale.

Gudmundur Arason est un personnage controversé, avons-nous dit. Certes, il a agi dans l'intérêt de l'Eglise et aussi, pensait-il, de la nation islandaise. Il est cependant incontestable que l'Eglise en Islande sous son épiscopat (1203-1237) aura subi nombre de rebuffades à cause de l'opposition irréductible de certains chefs laïcs, les successeurs des *godar* (anciens prêtres sacrificateurs païens. L'institution, importée de Norvège par les colonisateurs de l'Islande à partir de 874, se laïcisa par la suite).<sup>4</sup>

Malgré les humiliations qu'il eut à subir, Gvendur gódi, (« Gvendur le bon ») ainsi que l'appelait le peuple, exerça une influence plus grande sur ses contemporains que la plupart de ses confrères. Il a passé la plus grande partie de son épiscopat hors de son siège épiscopal (Hólar í Hjaltadal, près d'Akureyri), vagabondant de ci, de là à travers l'ouest et le nord de l'Islande. Il prêchait là où il le pouvait et enseignait aux gens à respecter les commandements de Dieu et de l'Eglise. Cette attitude tranchait avec celle des autres évêques, car pour la première fois, c'est l'évêque qui se déplaçait et allait vers les gens, vu que les prêtres et les moines ne sortaient pas pour se mêler au peuple pour annoncer la Bonne Nouvelle ou la Parole de Dieu. Cela se faisait d'habitude à l'intérieur des églises, pas au-dehors. Mais il y avait pire : contre l'avis des chefs laïcs, il dépensait tout l'argent du diocèse pour subvenir aux besoins des pauvres et des indigents. Intolérable pour les nantis de l'époque !

Au sujet de l'Eglise en Islande et du pape à Rome, il faut savoir que certains spécialistes islandais ont imprudemment prétendu que l'Eglise en Islande aurait été nationale pendant les trois premiers siècles ou étrangère, une Eglise papale, voire papiste, à la fin du XIIIe siècle lorsque le droit chrétien d'Arni commença à entrer en vigueur. Mais c'est là une affirmation gratuite car c'est oublier que l'auteur de la première saga des évêques, la *Hungurvaka* (« Mise en appétit »), écrite peu après 1200, était convaincu que les Islandais avaient dès les premiers temps reconnu le Pape comme autorité suprême de l'Eglise en Islande. Cela l'autorisait à dire que les deux premiers évêques étaient allés à Rome pour y recevoir la bénédiction du pape et la reconnaissance de leur élection. Les interventions directes du Saint-Siège dans les affaires d'Islande commencèrent aux alentours de 1200. Le pape Innocent III avait été informé de la violence, des meurtres et de la vie déréglée de beaucoup de chrétiens islandais et avait envoyé deux sévères lettres de réprimande, l'une destinée aux clercs, l'autre aux laïcs. Pendant la première moitié du XIIIe siècle, Grégoire IX intervint dans les affaires de GA et aurait démis celui-ci pour cause de sénilité si Gudmundur n'avait pas été déjà enlevé de ce monde. Un peu avant (1233), l'un des plus farouches adversaires de l'évêque, Sturla Sighvatsson, l'un des grands *Sturlungar*, avait été envoyé à Rome pour y confesser ses graves péchés au pape et en recevoir l'absolution et y faire pénitence (fustigé publiquement, au grand dam des dames de Rome, qui voyaient en lui un très bel homme !). Plusieurs autres suivirent son exemple. Après cela et jusqu'à la fin du Moyen-Âge, on peut voir des Islandais s'en aller à Rome voir le Pape ou lui écrire pour s'en remettre à sa décision dans leurs affaires. En Islande, pas moins qu'ailleurs dans les autres pays d'Europe, l'Eglise a été dès l'origine du christianisme une Eglise fidèle au pape, bien qu'elle ne lui ait fait hommage solennel qu'avec le droit chrétien d'Arni en 1275.

Les textes de la *Sturlungasaga* qui nous parlent de Gudmundur Arason sont la *Prestssaga Gudmundar Arasonar* (« Saga du Prêtre Gudmundur Arason »), encore appelée *Prestssaga Gudmundar góda* (« Saga du Prêtre Gudmundur le bon ») qui raconte sa vie de sa naissance en 1161 à son élection épiscopale en 1203, et *Íslendingasaga* (« Saga des

---

<sup>4</sup> Cf. l'introduction du livre de Régis BOYER (*La Saga des Sturlungar*, Paris, les Belles Lettres, 2005) ou encore : Simon KALIFA, « L'Etat et l'organisation sociale dans l'Islande médiévale », in *Etudes Germaniques*, N°3, Paris, 1967. Ou encore : Patrick GUELPA, « Les institutions politiques et judiciaires de l'Etat Libre islandais (930 -1271) », in *L'information historique*, vol. 57, Paris, Armand Colin, 1995.

Islandais »), de Sturla Thórdarson (1214-1284)<sup>5</sup>, qui nous parle de l'évêque Gudmundur de 1203 à sa mort en 1237.

Quelques exemples de cléricalisme (dans la traduction présentée et annotée de Régis BOYER : *La Saga des Sturlungar*, Paris, Les Belles Lettres, 2005) :

1/ « Saga du Prêtre Gudmundur le bon » :

Gudmundur est ordonné prêtre en 1185.

• p. 114 §89 (en 1183) :

« Cet hiver-là, Gudmundur Bjarnarson fut tué à Kleifar dans le Gílsfjörður. C'était un ami de Jón Brandsson et celui-ci chargea Gudmundur Arason d'entreprendre les poursuites pour meurtres.

/1183/ Donc, Gudmundur assigna Koll-Oddur et intenta un procès en proscription. Et quand Oddur eut été déclaré proscrit Jón Húnrödarson l'accueillit.

Gudmundur quitta la thing pour aller à l'ouest dans le Saurbaer, tenir le tribunal d'exécution contre Oddur, à Stadarhóll. De là, il se rendit à Breidabólstadur, voir Ingimundur, son père adoptif et il y resta en visite. Il s'en fut de là à Hvammur pour requérir de Sturla, son parent par alliance, qu'il fit rechercher son proscrit.

Mais ce qui se passa là, c'était que Sturla était en train d'agoniser, et qu'il ne vécut que deux nuits après l'arrivée de Gudmundur. Celui-ci attendit que Sturla fût enterré. La protection qu'il espérait avait disparu du coup, mais pas son énergie. Il rechercha alors en lui-même où il pourrait trouver de l'aide pour faire progresser son procès et qu'il ne s'ensuivit pas de séshonneur pour lui puisqu'il avait fait proscrire un homme, et qu'il n'avait pas les moyens de faire exécuter la loi, y perdant sa dignité cléricale et ses saints ordres. »

De quel droit Gudmundur entreprend-t-il des poursuites pour meurtres ? Il est encore laïc, apparemment. Eh bien non, car il a dû recevoir ce qu'on appelait autrefois les ordres mineurs : ostiarat (portier), lectorat, exorcistat, acolytat. Le texte y fait clairement allusion !

• p. 169 §122 (en 1195-6) :

« L'hiver suivant, il y eut querelle entre le prêtre Gudmundur et Thorsteinn Thraslaugarson qui habitait à Vellir, parce que les

---

<sup>5</sup> Sturla était le neveu de Snorri Sturluson. Il est crédité de la Saga de Grettir et de l'une des versions du Livre de la Colonisation. On considère en général qu'il est un informateur sobre et objectif des événements qu'il a vécus. Or, tout récemment, un chercheur islandais met en doute dans un article très documenté d'une vingtaine de pages la fiabilité et l'impartialité de Sturla. Sturla aurait été ambitieux et voulait devenir un chef, il n'aurait pas été plus pacifique que les autres protagonistes de son temps. L'auteur en vient à se demander si son *Íslendingasaga* ne serait pas une sorte de justification des agissements des Sturlungar ou à tout le moins une apologie. La mort de son oncle Snorri (dans une cave) est mise en parallèle avec la mort ignominieuse du jarl Hákon dans la *Saga d'Ólafur Tryggvason*, assassiné par un esclave et dans une porcherie. Ce serait un juste châtiment dicin pour la vie sexuelle déréglée de Snorri. Sturla se pose en maître de morale et fait ressortir que son père, Thordur, était un homme droit, irréprochable et fidèle à sa femme. La mort de Kolbeinn Tumason (en 1208) est considérée elle aussi comme un châtiment divin. Sturla passe sous silence nombre d'événements et traite sa matière avec une grande liberté. L'auteur de l'article sur internet (Helgi Thorláksson, « Sturla Thordarson, minni og vald », in : 2. *íslenska söguthing*, 30. maí til 1. júní 2002, probablement à Reykjavík, site internet) conclut en disant que « Sturla Thordarson n'a sans aucun doute jamais été l'auteur objectif et soucieux de vérité que l'on imagine bien souvent. Il était trop politique pour cela. Mais il n'en demeure pas moins remarquable pour autant. »

paroissiens apportaient à Gudmundur l'argent qu'ils faisaient voeu de donner aux saints et Thorsteinn contestait que Gudmundur prît cet argent.

Le prêtre Gudmundur avait coutume, aux fêtes, de laisser les gens baiser les saintes reliques. Et Thorsteinn déclara qu'il ne savait pas si c'étaient les ossements de saintes personnes ou des os de cheval.

Cette discorde s'accrût tellement que Thorsteinn rendit visite à l'évêque Brandur à seule fin qu'il envoyât le prêtre Gudmundur loin de là. »

Manifestement, Thorsteinn outrepassa ses attributions.

• p. 202 §146 (en 1201) :

« Le prêtre Gudmundur le pria de se tenir sur ses gardes— [...]

Je te demanderai autre chose, dit Sigurdur, c'est de prier Dieu qu'il te conseille de me procurer quelque établissement au nord dans les districts, dont il y ait quelque honneur à retirer, parce que je t'estime tellement que j'ai le pressentiment que tu seras plus influent encore que tu ne l'es maintenant. Et le domaine que j'ai ici, je voudrais le vendre à Jón Sigmundarson, mon parent. »

Sigurdur Ormsson demande à Gudmundur de lui procurer un établissement, donc de l'argent !

• p. 204 §147-148 (en 1201) :

« Tu es élu évêque par Kolbeinn et les autres hommes du district.[...]

Il te sera inutile de refuser parce qu'il en va de toi comme de l'évêque Ambroise, puisque tes jeux d'enfant t'ont prédit, comme à lui, que tu serais évêque. Il ne lui a servi à rien de refuser, et il en ira de même pour toi, et nous ne voulons aucun autre évêque que toi. »

L'élection de Gudmundur au siège épiscopal, faite par les laïcs de la région, est comparée à celle de Saint Ambroise de Milan, élu par acclamation du peuple en 374. En principe, des laïcs ne peuvent pas désigner un évêque !

• p. 207 §150 (en 1201) :

« ... Kolbeinn prit à son compte toute l'administration ainsi que l'intendance de la maison, sans aucune permission de l'évêque-élu. [...]

Pour Kolbeinn, il s'arrogea le droit de s'installer à l'évêché avec six hommes. L'évêque élu voulait aussi donner à manger aux miséreux deux fois par jour, mais Kolbeinn les confina dans la salle des invités et ne leur fit donner qu'un repas par jour. »

Sans commentaire !

## 2/ « Saga des Islandais »

Gudmundur est évêque à partir de 1203.

• p. 219 §159-160 (en 1205) :

« C'est ainsi que commencèrent les démêlés entre l'évêque Gudmundur, Kolbeinn Tumason et les parents de celui-ci. Il y avait un prêtre appelé Ásbjörn que Kolbeinn avait accusé pour une ancienne affaire d'argent, certains disaient que cette réclamation n'était pas juste. Le prêtre chargea l'évêque de son procès et l'évêque estima que c'était à lui de juger un prêtre, et le déclara libre d'obligations envers Kolbeinn. Kolbeinn poursuivit le prêtre pour mort et proscription car cela n'était pas interdit si l'on s'abstenait d'agir selon la justice. Alors qu'ils tentaient d'aboutir à une décision dans ce cas, au thing, l'évêque arriva avec sa crosse et son étole et leur interdit de juger le prêtre, mais ce fut néanmoins ce qu'ils firent. »

L'hostilité entre Gudmundur et Kolbeinn Tumason va aller croissant, s'agissant de leur querelle au sujet de leurs compétences respectives.

• p. 266 §189 (en 1220-1221) :

« Quand Loftur instruisit son procès, il dit que l'évêque Páll, son père, avait déclaré que les limites du bois étaient : 'comme je le dis'. »  
Un laïc, Loftur, se prévaut de la parole d'un évêque pour faire triompher son point de vue et servir ses intérêts personnels.

• p. 272-273 §192 (en 1221) :

« Alors, Tumi se rendit dans l'ouest, dans le Skagafjörður, réunit les baendur, se plaignit à eux de ce que les hommes de l'évêque leur créeraient des ennuis quand leurs provisions diminueraient à l'évêché, alors qu'ils avaient un chef jeune et inexpérimenté. Les baendur accueillirent ce qu'il disait d'une oreille favorable et ils procédèrent ainsi : ils envoyèrent un message à l'évêque, disant qu'ils ne voulaient pas gaspiller tout le bien de l'évêché et qu'ils iraient se débarrasser des gens par la force s'il ne voulait pas le faire lui-même. »  
Bel exemple de cléricisme des bændur.

• p. 276 §194 (en 1222) :

« Sturla [Sighvatsson] et ses hommes allèrent alors au cimetière. On s'empara là de deux prêtres, Snorri et Knútur, et on les châtra. »

Les faits se passent après l'expédition punitive menée par Sturla contre les gens de Gudmundur à Grímsey (île islandaise sur le cercle polaire arctique). Des laïcs émasculent des clercs ! Il faut sans doute voir là une manifestation de cléricisme car, dans leur zèle de voir appliquer aux clercs la réforme grégorienne du célibat ecclésiastique, les laïcs, devant l'inaction de la hiérarchie ecclésiastique, se sont vus contraints d'agir pour le bien commun en se substituant aux autorités ecclésiastiques ! Sans doute pour préserver les dames des ardeurs de certains clercs et peut-être aussi pour ne pas laisser les clercs empiéter sur leurs droits à eux, les laïcs ! Dans ce dernier cas, ce serait la manifestation d'un sain anticléricisme !

A la page 285, on lit que Thorvaldur Gissurason se fait chanoine, comme si la perfection de l'état laïc culminait dans l'accession à l'état clérical ! Cette mentalité cléricale n'est pas propre à l'Islande. Elle s'explique par le fait que, pendant de longs siècles, la conscience chrétienne a été informée par le monachisme (qui a réalisé de grandes choses et reste indispensable dans l'Eglise, certes !) qui fit penser que le laïc était un chrétien de seconde classe, la sainteté étant réservée aux clercs. Pour s'informer davantage sur la question, je me permettrai de renvoyer aux ouvrages cités infra. Mais revenons au texte de l'*Íslendingasaga* :

• p. 315-316 §224 (en 1232) :

« Il y eut alors échanges de messages entre Kolbeinn [le jeune] et l'évêque pour faire des conciliations. En fin de compte, Kleppjárn et Kolbeinn soumièrent l'affaire tout entière à l'évêque. Il les releva d'interdit, leur demanda à chacun de payer ce qui leur incombait en toute justice, partie aux parents, ce qui leur revenait, partie à l'évêque et à l'église, ce qui leur revenait. Ils se quittèrent là-dessus. Kolbeinn et ses gens rentrèrent chez eux. »

L'évêque juge d'un meurtre commis.

• p. 319 §228 (en 1230) :

« Cet automne-là, l'évêque Gudmundur alla à l'ouest dans le Hrutafjörður, de là, au nord dans le Steingrímsfjörður, retourna à Saurbaer et à Hvammur chez Thordur. Il avait quantité de monde. Vinrent alors des ordres de Sturla [Sighvatsson] disant qu'il ne voulait pas qu'il allât plus loin. Thordur alla trouver Sturla à Thorbergsstaðir et ils convinrent que l'évêque irait à Laxárdalur, au nord, et que Sturla fournirait des moutons des Dalir... »

Sturla Sighvatsson dit à l'évêque où il doit aller !

En fait, le problème dépasse largement celui de la distinction (subtile pour l'époque) entre clercs et laïcs, entre pouvoir spirituel et pouvoir temporel. C'est celui de la reconnaissance et du respect de l'autorité légitime. La tare du système islandais sous le régime de l'Etat Libre (930-1271) a souvent été mise en évidence : la loi existe, mais nul n'est chargé expressément de la faire respecter, car il n'y a pas d'exécutif, même faible ! D'où l'impression (et à l'époque des Sturlungar, ce n'est pas qu'une impression) d'anarchie et le cortège de violences, d'arrogances et d'atrocités que les textes nous prodiguent à loisir. (mieux vaut éviter de lire certains passages trop près de l'heure des repas !). Même notre bon et pieux Gudmundur prie Dieu de le venger ! (en 1221, après l'expédition de Grimsey, p. 277, §193, après la strophe 51).

On pourrait même aller jusqu'à dire que ce sont là les tares d'une société qui se dit chrétienne et se draper dans le manteau de la dignité feinte et se scandaliser. Mais ce serait une attitude bien pharisienne... Juger une époque d'après nos critères actuels, comme si nous étions supérieurs !

Cependant, même si le tableau n'est pas très brillant en matière de conduite chrétienne, les gens sont conscients de leurs fautes, de leurs péchés et s'efforcent de faire pénitence (à preuve les pèlerinages à Rome mentionnés supra). L'époque est violente, mais pas davantage qu'ailleurs. Les hommes de bonne volonté interviennent souvent dans les querelles. L'archevêque norvégien de Nidarós (Trondheim), dont l'Islande dépend, et le roi Hákon Hákonarson profiteront des dissensions pour étendre leur autorité. L'un et l'autre ne cesseront d'inviter les clercs et les laïcs à venir les trouver en Norvège afin d'arbitrer dans les différends. Chacun avance patiemment ses pions, comme aux échecs.

Tout bien considéré, Gudmundur Arason aura été un évêque catholique fervent, conséquent, opiniâtre (en Islande, personne n'est têtue, mais tout le monde est opiniâtre !), il aura tenu tête à ses adversaires (et quels adversaires !), mais dans son intransigeance même il aura été autant catholique qu'islandais. Son surnom de Gudmundur le Bon, en ces temps troublés, durs et violents, lui aura été donné par le peuple des petits, de ceux qui étaient méprisés et malmenés par les riches, les puissants, les grands. Evêque catholique de choc, il aura affronté avec courage l'adversité et attiré l'attention sur l'intégralité du message chrétien, en prenant son rôle très au sérieux, inspiré qu'il était par la spiritualité franciscaine. Toutefois, les chefs laïcs islandais, malgré leur cupidité et leur férocité auront souvent fait preuve de conscience morale chrétienne après leur forfaits. Alors, cléricisme des uns, cléricisme des autres, peu importe finalement en un temps où l'Eglise avait à se frayer un chemin d'indépendance dans la société des hommes.

### Conclusion

Le cléricalisme, c'est se servir de sa qualité de clerc ou de laïc pour empiéter sur un domaine qui n'est pas le sien. C'est une confusion des genres et une fausse conception du rôle des baptisés. Aujourd'hui, en 2005, grâce au Concile Vatican II (notamment la Constitution Dogmatique *Lumen gentium*) et aussi à quelques rares précurseurs comme le Savoyard Saint-François de Sales ou, plus près de nous, Saint Josémaria (fondateur de l'Opus Dei, canonisé en 2002), les choses sont très claires. Pour davantage de précisions sur la condition des laïcs, on pourra lire avec profit, outre le document que je viens de citer, la pertinente étude juridique de Alvaro Del Portillo intitulée *Fidèles et laïcs dans l'Eglise* (Paris, SOS, 1977). Mais revenons au XIIIe siècle. En Islande comme ailleurs, la situation était loin d'être aussi limpide et l'on comprend les âpres luttes de pouvoir auxquelles se sont livrés les uns et les autres. On ne saurait les juger, et encore moins les condamner.

Mais quand on considère le zèle apostolique et pastoral exemplaire d'un Gudmundur Arason et la foi d'un Kolbeinn Tumason (qui a été capable de nous gratifier d'un admirable poème, dont je me permets de citer une strophe en islandais :

*Heyr, himna smidur,  
Hvers skáldid bidur.  
Komi mjúk til mín  
Miskunnin thín.  
Thví heiti ég á thig,  
Thú hefur skaptan mig,  
ég er thrællinn thinn,  
Thú ert Drottinn minn!*

[je traduis :

Ecoute, artisan des cieux,  
Ce que le poète te demande.  
Que vienne douce à moi  
Ta miséricorde.  
La raison pour laquelle je t'invoque,  
C'est que tu m'as créé,  
Je suis ton esclave,  
Tu es mon Seigneur !]),

quand on voit un Sturla Sighvatsson se rendre en pèlerinage à Rome pour obtenir le pardon de ses péchés et bien d'autres, on se dit que, malgré leur défauts et leurs vices on ne peut plus visibles, de tels hommes ne pouvaient être entièrement mauvais.

Patrick GUELPA, Maître de Conférence habilité à diriger des recherches à l'Université Charles De Gaulle-LILLE III (Villeneuve d'Ascq, Pont-de-Bois)

**Bibliographie succincte**

Hans BEKKER-NIELSEN, « Gudmundar saga biskups », in : *Dictionary of the Middle Ages*, vol. 6, New York, p. 33-34.

Régis BOYER,

• *La Saga des Sturlungar*, Paris, Les Belles Lettres, 2005.

• « L'évêque Gudmundr Arason, témoin de son temps », in : *Etudes Germaniques*, Paris, juillet-septembre 1967, p. 428-444.

Jón JÓHANNESSEN, *Íslendingasaga í thjóðveldisöld*, Reykjavík, Almenna Bókafélagid, 1956, p. 213-224 et 236-253.

Jónas JÓNSSON, *Íslandssaga 1. hefti*, Reykjavík, Ríkisútgáfa námsbóka, 1968, bls. 120-160.

*Kindlers Literatur Lexikon*, p. 9062-9064.

Gudrún NORDAL, « Sagnarit um innlend efni — Sturlunga » saga, in : *Íslenskenntasaga III*, Reykjavík, Mál og menning, 1992, p.309-344.

Björn SIGFÚSSON, « Gudmundar saga biskups Arasonar », in : *Kulturhistorisk leksikon for nordisk middelalder*, vol. 5, Copenhague 1960, p. 542-543.

*Rudolf SIMEK/Hermann PÁLSSON, Lexikon der altnordischen Literatur*, Stuttgart, Alfred Kröner Verlag, 1987, p. 189-190, 283, 338-341.

Skúli SÆLAND, « Hvað var Sturlungaöld? », <http://visindavefur.hi.is/svar.asp?id==4429>

Helgi THORLÁKSSON, « Sturla Thórdarson, minni og vald », in : *2. íslenska söguthingid*, 30. maí til 1. júní 2002. (23 pages sur internet).

Site Internet de l'Eglise Catholique en Islande : [leit.is](http://leit.is), puis : biskupsdæmi, « Saga katólsku kirkjunnar á Íslandi. Ágrip. »